

Sémiologie de l'ironie : l'exemple Ducharme

Pierre-Louis Vaillancourt

Volume 7, numéro 3, printemps 1982

Anne Hébert

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200345ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200345ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaillancourt, P.-L. (1982). Sémiologie de l'ironie : l'exemple Ducharme. *Voix et Images*, 7(3), 513–522. <https://doi.org/10.7202/200345ar>

Sémiologie de l'ironie : l'exemple Ducharme

par Pierre-Louis Vaillancourt, Université d'Ottawa

Le but de cet article est triple. Il s'agit d'abord de rappeler, au risque de répéter des notions connues, les théories récentes élaborées autour du concept d'ironie; puis, d'examiner brièvement le problème de l'interprétation par le lecteur ou plus généralement, le récepteur, du message ironique, et enfin, à l'aide de l'œuvre de Réjean Ducharme, d'esquisser quelques hypothèses de lecture.

Le concept d'ironie a une histoire aussi longue que la poétique, et M. Le Guern a suffisamment bien rappelé, dans le dernier numéro de *Linguistique et Sémiologie*¹, la séquence historique pour qu'il soit nécessaire de préciser les définitions diverses faites, depuis Aristote, Cicéron, Quintilien, jusqu'aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. Mais à la différence des concepts de rhétorique et de poétique, qui ne cessent de se préciser, le concept d'ironie tend plutôt à prendre de l'extension même à l'époque contemporaine. Il est d'ailleurs poussé dans cette direction à la fois par l'amplification du courant critique idéologique issu de Marx, et par l'utilisation faite par la psychanalyse des mots d'esprit pour la compréhension de l'inconscient. L'ironie se retrouve partout, y compris en philosophie avec Kierkegaard et Jankélévitch. Le mot est également d'usage courant et il n'est pas souhaitable, comme le précise un critique, d'écarter les emplois habituels. Ils facilitent au contraire la connaissance des diverses facettes du terme. Dans son ouvrage, *The Compass of Irony*, D. C. Muecke² rappelle justement l'aspect chaotique de la terminologie et les variétés recensées de l'ironie: ironie tragique, comique, pragmatique, philosophique, dramatique, verbale, naïve, simple ou double, rhétorique, sentimentale, romantique, cosmique, voltairienne ou socratique; sans oublier l'ironie du sort ou de la situation.

Muecke montre que dans cet amas énumératif, l'ironie est envisagée tantôt du point de vue de l'effet, du moyen ou de la cause, tantôt du point de vue de la fonction, de l'attitude, ou de la pratique. La tâche la plus urgente apparaît donc de nature taxinomique et c'est ce à quoi se sont attelés W.C. Booth³ et Muecke dans leurs ouvrages respectifs sur l'ironie. Ce souci d'élaguer, de

clarifier, de théoriser, entrepris depuis quelques années, a produit des fruits, comme en témoignent divers articles, des numéros spéciaux de revues, des colloques sur la question. Malgré ces efforts, les critiques reconnaissent cependant qu'il y a plus de problèmes que de solutions, comme en font souvent foi leurs titres.

Bien que des rappels très complets et très à point des difficultés rencontrées aient été faits, en particulier par Allemann⁴, je me permets de revenir brièvement sur les différentes pierres d'achoppement signalées, car il y a là, malgré les réserves et les apparences, certaines contributions valables.

En dépit de certains errements, il devient par exemple de plus en plus courant de distinguer nettement l'ironie du discours de l'ironie de situation. La levée de cette confusion a dissipé bien des malentendus et largement facilité les analyses. De même, l'ironie verbale, c'est-à-dire parlée, tend à être également dissociée de l'ironie écrite, car les fonctions phatiques sont bien différentes dans les deux cas. Les tentatives typologiques de Kerbrat-Orecchioni⁵ ont de leur côté abouti à la mise en place d'une structure actantielle ternaire. L'ironie fonctionnerait entre trois instances: à savoir le locuteur (A), le récepteur (B) et la cible (C). Évidemment, cette terminologie modernise des concepts bien connus, alors que la cible s'appelait la victime et le récepteur l'auditeur. Malgré tout, l'examen des interactions entre les trois instances soulève certaines possibilités de résoudre le difficile problème de la démarcation entre l'ironie et d'autres formes connexes telles l'humour et le sarcasme. Si A (l'émetteur) = C (la cible), il y a là, dit Catherine Kerbrat, un exemple d'auto-ironie. Il nous apparaît qu'elle pose en même temps l'une des conditions, et non la définition, de l'humour, repérable par l'inversion possible de la direction. Et si B (le récepteur) = C (l'émetteur), il y aurait sarcasme, en fonction toujours de la direction, ce qui est une distinction plus satisfaisante que celle faite habituellement à partir d'une conception moralisatrice irrecevable en sémiotique.

Une autre étape a été franchie dans l'examen de l'ironie à partir des catégories du signifiant et du signifié. Le discours ironique (Sa) renvoie à un signifié double: le premier, littéral et manifeste, le second, figuré et latent. Donc un Sa unique pour deux Sé: un signifié négatif connoté et un signifié positif dénoté. Il s'agit encore là d'une formalisation des notions sur l'ambivalence du référent. Cependant, cette formalisation amène Sperber et Wilson⁶ à poser un terme manquant, à savoir un Sa², défini comme le discours primordial ou premier cité, ou mis en exergue par l'ironiste. L'ironie est donc la mention d'un discours préalablement tenu par un autre, son écho désavoué. Ce caractère de mention ou de citation, qui développe une intuition de Roland Barthes dans S/Z⁷, où il fait valoir que «le code ironique est en principe une citation explicite d'autrui», éclaire d'un jour singulier la capacité toujours remarquable et remarquée du récepteur de décoder le message ironique. Pourtant, cette théorie rencontre une certaine opposition, qui juge que la distance évidente maintenue par le locuteur à l'égard de son énoncé n'entre

cependant pas dans le champ de la citation et surtout que l'ironie détruit la multivalence citationnelle. Pour des pragmaticiens comme M. P. Bange⁸, l'ironie se situe aux antipodes du discours citationnel, puisqu'elle tend à dissimuler ses marques et à tromper l'attente. Il s'agit là, à notre avis, d'un malentendu sur la notion de citation, à laquelle Sperber donne une extension légitime en poétique contemporaine, le mot citation s'entendant de tout discours rapporté.

Ce problème des marques, des indices ou des signaux est d'ailleurs le plus aigu pour la sémiotique, comme le relève avec justesse Allemann dans son article. Abordant l'ironie, la sémiotique devrait normalement s'intéresser aux marques qui la caractérisent ou l'annoncent. Or, à la différence de la citation, mais cette différence inscrit bien sûr une ressemblance profonde, l'ironie tend à effacer ces marques. À la limite, la difficulté devient une impossibilité. Pourtant, ces marques existent. Dans l'ironie verbale, par exemple, comme le soulignaient déjà les rhétoriciens, l'ironie se traduit par le ton et l'intonation, les gestes. Et selon les travaux récents du phonéticien Yvan Fonagy, qu'il ne m'est permis de mentionner ici que de seconde main⁹, il y aurait effectivement dans l'énoncé ironique un registre différent d'intonation, ou un accompagnement vocal qui serait perçu subliminalement par l'auditeur. Dans l'ironie écrite, cependant, la situation est différente. Pour que l'ironie soit réussie, il faut que les signes soient gommés, ou comme le dit Allemann, l'effet ironique est inversement proportionnel aux moyens signalétiques utilisés. Encore une fois, des marques existent; des «artifices de style», comme le dit Freud, peuvent être employés même dans l'ironie écrite, depuis la plus grossière comme l'annonce franche: «Il est ironique de constater que... etc.», jusqu'aux plus subtiles violations: déformations d'expression, emploi déviant de signes typographiques, hyperbole, modalisations, *permissio*, implications contextuelles contrariantes... etc., dont la nomenclature a été faite par Morier et par Muecke¹⁰. Mais l'ironie est d'autant plus parfaite qu'elle se passe de ces indices. Certains se souviendront peut-être de la tentative scolaire avortée d'ajouter dans la ponctuation, un point d'ironie, qui aurait la forme d'un point d'interrogation inversé. Mais l'ironie s'efface en se manifestant ainsi.

Il n'est pas étonnant que cette figure, réalisée *in absentia*, ne soit plus signalée, comme l'énonce Muecke, que par l'incompatibilité du sens littéral du texte avec son contexte.

Mais encore faut-il préciser comment est vécue cette relation entre le texte et le contexte, dans l'ambiguïté ou dans la transparence. Pour Kerbrat par exemple, l'ambiguïté est essentielle à l'ironie, l'ironie ne peut exister sans maintien de l'ambiguïté. Le sens littéral et le sens second doivent s'équilibrer et se maintenir pour que vive l'ironie. Pour d'autres, au contraire, la contradiction doit être perçue nettement et le lecteur n'a pas à être «ballotté», comme le souhaite Kerbrat, entre deux lectures contradictoires. Ces points de vue contradictoires se retrouvaient déjà dans Freud, qui écrit: «L'ironie consiste essentiellement à dire le contraire de ce que l'on veut suggérer, tout en évitant

aux autres l'occasion de la contradiction: les inflexions de la voix, les gestes significatifs, quelques artifices de style dans la narration écrite, indiquent *clairement* que l'on pense juste le contraire de ce que l'on dit». Et plus loin, Freud ajoute: «L'ironie risque très facilement de demeurer incomprise»¹¹. L'ironie reste donc tiraillée entre le besoin d'évidence et celui d'équivoque.

Pour intéressantes que soient ces considérations, moins irréconciliables d'ailleurs qu'elles ne le paraissent, si l'on admet que l'ambiguïté doit être évidente, elles nous éloignent d'une approche plus rigoureuse du phénomène, à cause des impraticabilités objectives des notions de clarté ou d'obscurité.

Aussi une voie plus étroite a été tout récemment explorée par Kerbrat: celle de l'ironie comme trope, ses relations avec un modèle rhétorique que serait l'anti-phrase. Une telle analyse, qui se contente d'un segment court: la phrase, tout comme le groupe μ se contentait de l'image ironique¹², ne peut cependant se dispenser totalement d'aborder la question de l'intentionnalité de l'émetteur, de ses capacités d'encodage et la compétence du récepteur à décoder le message, grâce à des données intra/extra/ ou con/textuelles.

Cet examen des relations entre l'émetteur et le récepteur a été rajeuni par la notion de présupposition empruntée à la linguistique. Il s'agit, pour ceux qui intéressent les moyens d'encodage et de décodage, d'évaluer les ratés ou les réussites de la communication, entre l'ironiste qui tente de faire passer un message et le récepteur qui doit interpréter et retrouver l'intention implicite sous le message littéral. Comme le souligne Muecke, il y a échec lorsque le message non ironique n'est pas compris comme tel, ou lorsque le message non ironique est perçu comme ironique. Dans les deux cas, les déficiences se situent au niveau de ce que Muecke appelle, en empruntant la terminologie freudienne, le travail de l'ironie. Ce travail est double: il est à la fois l'effort d'encodage de l'émetteur, et de décodage du récepteur. S'il y a faille du côté de l'ironiste, c'est que les marques signalétiques disponibles ont été mal utilisées. Mais les erreurs de décodage de la part de l'interprète sont moins analysées. Seul W. C. Booth consacre quelques pages à la restitution du sens par l'interprète. Il définit quatre étapes pour ce travail d'interprétation:

- a) Rejet du sens littéral de la proposition.
- b) Essai d'interprétations alternatives et considération des autres sens. (Car l'énoncé non formulaire n'est pas nécessairement une permutation inversée. Il peut être dévié.)
- c) Décision en faveur d'un rejet ou d'une acceptation de la lecture ironique.
- d) Choix d'un nouveau sens en reconstituant l'intention de l'ironiste.

Ces étapes décomposent ce qui est vécu par l'émetteur comme une intuition quasi instantanée et reposent sur une pratique herméneutique trop réductrice.

Reste néanmoins à expliquer les ratés possibles de cette démarche. Et Booth souligne combien souvent ses étudiants sont incapables de juger

de l'ironie d'un texte. Les motifs évoqués: ignorance, incapacité, préjugés, manque de pratique, inadéquation émotive peuvent être regroupés et considérés comme l'absence plus généralisée d'un tissu culturel commun, de règles partagées par les deux parties; lien qui apparaît indispensable dans toute communication et en particulier dans l'ironie. La compétence idéologique et culturelle du lecteur doit égaler celle de l'auteur. Leurs systèmes de valeurs respectifs doivent être les mêmes. Il faut dans l'échange un consensus, voire une «complicité», une «communion des esprits», pour que le message fonctionne.

Ces explications, certes sensées, font cependant la part belle à l'ironiste, au détriment de l'interprète. Elles ne rendent pas compte non plus du cas où un message non ironique est perçu comme ironique. Malgré certains efforts, en particulier de Muecke, pour souligner le rôle actif de l'interprète, la plupart des critiques dévalorisent son rôle et indiquent la passivité avec laquelle le message ironique est reçu. Kerbrat parle de trope tyrannique, elle souligne même le sadisme de l'ironiste et le groupe μ soutient que l'ironie participe aux stratégies d'un discours polémique et qu'elle exprime une agressivité détournée ou atténuée, ce qui est plutôt révélateur du contenu non ludique de «l'éthos moqueur». Pour Kerbrat, d'ailleurs, il ne peut y avoir d'ironie sans intention. L'absence d'intentionnalité révélerait la balourdise, l'impuissance logique, etc., de l'émetteur. Donc, même dans le cas où le décodage aberrant est imputable à l'absence d'indices lisibles, et non à l'ignorance du récepteur, la responsabilité de la communication repose sur l'émetteur, ce qui renforce encore son importance. L'émetteur est constamment en position de supériorité et le récepteur d'infériorité, comme l'ont souligné Linda Hutcheon et René Schérer¹³.

Dans cette circularité interlocutoire se trouve minimisée la fonction lectrice, dont l'importance est pourtant égale, car la reconstruction des indices n'est pas une tâche moindre que leur effacement. Bien plus, une lecture critique apparaît de nos jours légitime et fondée si elle ajoute ou élargit le sens de ce qui est lu. Et prêter une valeur ironique à un texte qui en *est* ou qui en *semble* dépourvu initialement ne serait pas commettre un plus grave péché de lecture dévoyée, que ne l'est l'ajout de significations. Et même l'ironie déjà inscrite dans un texte peut devenir l'objet-cible d'une opération interprétative active, qui chercherait non seulement à comprendre le sens latent et à décrypter les signaux, mais qui pourrait poser un nouveau balisage des signifiants, en considérant par exemple le *Sø*¹, c'est-à-dire le signifiant énoncé pour être désavoué, comme précisément un *aveu* inconscient. L'intentionnalité, à ce titre, devient alors une catégorie vide et fautive, à renvoyer aux oubliettes kantienne de la raison pure ou sartrienne d'une conscience toujours présente à elle-même.

L'ironie enfreint deux lois narratives: celle de la sincérité et celle de la non-contradiction. Ceci la met en situation transgressive d'un infra-texte ou d'un inter-texte. L'énoncé ironique clos renvoie à son contraire implicite,

il représente ainsi, comme transformation formelle de base, une antiphrase, que soutiendrait un éthos moqueur. Car une antiphrase peut ne pas être ironique comme le mentionne Kerbrat; de là l'importance pour celle-ci de l'intentionnalité qui lui permet de distinguer le mensonge de l'ironie. Pour Muecke également, l'intentionnalité constitue l'élément illocutionnaire de l'ironie et distingue l'ironie verbale ou écrite de l'ironie de situation, qui seule, admet l'absence d'intention. Mais cette dimension éthique a le tort d'être connotée pour l'ironiste seulement.

Ces deux perspectives: ironie interne ou externe, représentent deux idéaux et il est bien reconnu par tous que divers degrés existent, que des impuretés viennent troubler l'alliage. Dire par exemple, qu'il fait beau quand il pleut, ou prétendre que les femmes sont fidèles dans un roman libertin, voilà des exemples bien nets mais introuvables dans la littérature contemporaine.

L'œuvre de Réjean Ducharme illustre l'énorme écart qui sépare les concepts de leur application. Par exemple, l'incroyable diversité des jeux de mots dans ces romans suffit à récuser tout sérieux. Mais comment juger de l'ironie d'un texte, disons d'un fragment, quand tout le contexte lui-même est frappé d'instabilité et de déséquilibre. Où se situe le paradoxe quand la *doxa* est absente, la contradiction quand le contraire est évacué? Pourtant, l'ironie est présente au même titre que tous les autres procédés de dérision.

Considérons deux cas possibles: le premier relevant de l'ironie restreinte, lorsque la contradiction va du texte à son contexte immédiat, le second relevant de l'ironie élargie, lorsque l'ironie vise une référence extra-textuelle, un «socius» par exemple. Cette division renoue avec les distinctions établies par Muecke entre l'ironie spécifique et l'ironie générale, cette dernière reposant sur des contradictions fondamentales, sur un écart métalogue ou métasocial, et non plus seulement sémantique.

Cette distinction établie, considérons une séquence courte, tirée de *Hiver de force* de Réjean Ducharme: «On (i.e. les protagonistes Nicole et André) monte la rue Rachel complètement d'accord avec tout. La croix luit sur la montagne et les bombes pleuvent sur le Vietnam, de quoi qu'on se plaint? Pas du tout ironiques, satiriques, sardoniques, juste de bonne humeur...»¹⁴ Pour vérifier l'ironie, il faut rechercher la proposition contraire ou implicite, de même que les indices. Or l'abondance des dispositifs contradictoires présents dans cet extrait gêne au lieu d'aider. Peuvent en effet fonctionner comme signaux les deux «tout»:

- 1) L'adverbe «tout» dans la négation: «Pas du tout ironiques» comme proposition recouvrant un sens latent.
- 2) Le pronom «tout» dans l'affirmation: «nous sommes d'accord avec tout», alors que ce «tout» se remplit curieusement d'une croix et de bombes.

Peuvent fonctionner comme contradictoires :

- 1) Les segments : « la croix luit » et « les bombes pleuvent ». C'est-à-dire, au fond, refuser d'identifier la lueur de la croix à un bombardement.
- 2) L'entrelacement des propositions affirmatives, interrogatives et négatives :
 - d'accord avec tout
 - de quoi qu'on se plaint ?
 - pas du tout ironiques.
- 3) La juxtaposition de sémantismes opposés :
 - être d'accord avec tout
 - se plaindre
- 4) Le rapport euphorique (nous sommes d'accord) du tout avec ses parties dysphoriques (croix-bombes).

Pourtant, pourquoi ne pas prendre à la lettre, comme nous y invite explicitement le texte, les dénégations (pas du tout ironiques, satiriques, sardoniques) et accepter la conjonction d'une affirmation et d'une négation : « D'accord avec tout » / « pas du tout ironiques », opérant ensemble la neutralisation d'un hypothétique informulé inversé. Pourquoi ne pas mettre sur le même pied (et non en contradiction) la croix et les bombes, dont les figures verticales respectives (sur la montagne — sur le Vietnam) renvoient à deux formes d'oppression : le catholicisme et l'impérialisme. En somme, refuser l'interprétation ironique.

Le déchiffrement de l'ironie, même dans un court segment, apparaît donc ardu. Les difficultés pourraient normalement être atténuées par l'examen du substrat idéologique de l'auteur. Que pense Ducharme, ailleurs dans son ouvrage, du catholicisme et de l'impérialisme ? Rien de précis, ni de net, car le texte est constamment déconstruit et l'intention dissimulée. Il n'existe donc pas de présuppositions générales, de système informatif allocutoire qui puissent servir de cadre de référence ni de contraste extra-linguistique. Ducharme se montrant avare de jugements conventionnels, l'ironie se trouve ici à jouer, si elle joue, à vide car le consensus communautaire (émetteur-récepteur) fait défaut. Il n'y a plus cette communauté de croyants, signalée par Linda Hutcheon, qui sont prêts à s'entendre pour l'exclusion ou la dérision d'une cible. L'ironie demeure donc comme hypothèse ou choix de l'interprète. Même mis en présence de contradictions internes, il peut rejeter ou accepter l'ironie, ou même les deux à la fois.

Le problème reste entier lorsqu'il s'agit de mesurer l'ironie à l'aune d'un discours conformiste social environnant. L'ironie élargie serait visible par la distance séparant une œuvre de son milieu et les indices les plus voyants de l'inadéquation seraient distribués dans tout le texte, avec des signes plus spécifiques dans les incipits, les dédicaces, les titres, les épigraphes. Ce procédé est constant d'ailleurs chez Réjean Ducharme :

Titre: *Le Nez qui voque*, pour n'en citer qu'un,

Dédicace de *L'Hiver de force*: à ma fidèle Auchimine,
tuée par une machine,
avec l'assurance
que je n'oublierai
pas nos
tours de chaloupe
avec Clara Bow.

l'incipit du *Nez qui voque*,
à saveur parodique:

«Le soir de la reddition de Bréda, Roger de la Tour de Babel, avocat au Châtelet, prit sa canne et s'en alla. En 1954, à Tracy, Maurice Duplessis, avocat au Châtelet, mourut d'hémorragie cérébrale: célèbre et célibataire»¹⁵.

Mais pour admettre une ironie généralisée et générative, en quelque sorte, il faut supposer que le discours du «socius» est unique et uniforme, ce qui n'est pas le cas, car il est lui aussi tissé de contradictions.

Une lecture supra-segmentaire de l'ironie qui ne ferait pas appel à un référent extra-textuel reste cependant possible. Il suffit de noter les répétitions ou les contradictions, qui s'établissent dans l'ensemble de l'œuvre. L'ironie décelée se situe alors aux antipodes de l'intentionnalité de l'auteur, car elle met plutôt en évidence la série de ses obsessions ou de ses contradictions secrètes. Un ensemble d'affirmations non ironiques subit une lecture ironisante lorsque celles-ci transgressent à leur tour, par la répétition, les lois de sincérité et de non-contradiction. Tous les chats épilés, écorchés, martyrisés, pendus ou crucifiés dans l'œuvre ducharmienne, depuis le Mauriac II de *L'Avalée des avalés* confèrent une valeur ironique redoublée à l'épigraphe suivante faite au début de *L'Hiver de force*: «L'homme est le meilleur ami du chat, c'est pourquoi il faut y penser deux fois avant de faire des affaires pour le faire disparaître». Nous constituons ainsi un «motif ironique» au sein de l'œuvre et tout ce que Réjean Ducharme peut dire des chats tombe d'avance dans les rets d'un déchiffrement prétermisif.

Comme procédé autonome et à la différence de la lecture critique, la lecture ironique doit viser la négativité absolue intrinsèque de l'œuvre. Au lieu d'être dirigée contre des dispositions tenues par le lecteur ou la société, elle l'est contre celles de l'auteur.

Mais avec sa complicité. Car la lecture ironique suppose que l'œuvre adhère à une instabilité généralisée, à cette incertitude qui marque selon Roland Barthes les grands textes littéraires et les distingue des œuvres linéaires accomplissant une trajectoire du début à la fin. Pour ces dernières, Barthes suggérait d'ailleurs de *pincer* ensemble les séquences initiales et

finales pour mieux évaluer les transformations¹⁶. Or dans les romans de Ducharme, début et fin se ressemblent et s'annulent. La juxtaposition révèle ainsi le piétinement narratif, meilleur indice de l'ironie. L'œuvre est une série ouverte de négations, d'incongruités, et cette situation la met d'emblée dans la catégorie de l'ironie telle que définie par Kierkegaard, à savoir une négativité infinie absolue, tendant au nihilisme. Pour ce philosophe, c'est la totalité de l'existence, et en ce qui nous concerne la totalité de l'œuvre, qui est à considérer *sub specie ironiæ*. Mais en ironisant tout, l'ironiste se constitue à son tour victime de l'ironie, sort promis par Kierkegaard et qui place l'ironiste en position plus masochiste que sadique.

Le travail de l'ironie pour l'interprète, s'il vise une négativité aussi générale, n'est pas le même que celui de l'ironiste. Comme nous l'avons souligné à propos d'un motif ducharmien, il consiste plutôt en un relevé des marques contradictoires ou répétitives trans-textuelles. Par exemple, l'échec constant des personnages masculins pour s'illustrer dans des compétitions sportives. Ou la récurrence des notations sur le sang menstruel, qui trahit chez Ducharme une disposition déjà dévoilée par Barthes pour Michelet. Tous ces motifs nous éloignent d'une compréhension conciliatrice de l'intentionnalité de Ducharme et en révèlent plutôt les dessous.

Relevons encore ce passage de *L'Océantume* :

«J'aime les histoires du genre de celles de la «Table Ronde» que Faire Faire me raconte. Toujours les princesses meurent et les princes les pleurent»¹⁷

passage qui résume les efforts d'originalité des romans de Ducharme, où les princesses telles Constance Chlore ou Gloria, dans *L'Avalée des avalés* meurent sans que les princes ne les pleurent. *Le Nez qui voque* se termine d'ailleurs ainsi :

«Chateaugué est morte. Elle s'est tuée la pauvre idiote, la pauvre folle. Si elle s'est tuée pour m'attendrir, elle s'est tuée pour rien, elle a manqué son coup. Je m'en fiche»¹⁸.

Et faut-il croire que ces implications de la lecture ironique nous écartent trop d'une perspective sémiotique, et refuser les références à la pensée comme non pertinentes linguistiquement. Kerbrat-Orecchioni, qui atteint la plus grande rigueur possible dans ses études, réfute cette conception. Il nous apparaît également possible de faire des opérations analytiques de lecture, la réception inversant le projet, comme celles que nous avons esquissées, qui ne renient pas le dessein d'un Kierkegaard mais qui s'inscrivent en même temps dans les efforts formels actuels.

1. M. Le Guern, «Éléments pour une histoire de la notion d'ironie», dans *Linguistique et sémiologie*, Travaux du Centre de recherches linguistiques et sémiologiques de Lyon, 1976, 2, Numéro spécial sur *L'Ironie*, pp. 47-60.

2. D. C. Muecke, *The Compass of Irony*, London, Methuen & Co., 1969, 276 pages.
3. Wayne C. Booth, *A Rhetoric of Irony*, Chicago, University of Chicago Press, 1974, 292 pages.
4. Beda Allemán, «De l'ironie en tant que principe littéraire», dans *Poétique*, novembre 1978, n° 36, pp. 385-398.
5. Catherine Kerbrat-Orecchioni, «L'ironie comme trope», dans *Poétique*, février 1980, n° 41, pp. 108-127.
6. Dan Sperber et Deirdre Wilson, «Les Ironies comme mentions», dans *Poétique*, novembre 1978, n° 36, pp. 399-412.
7. Roland Barthes, *S/Z*, Paris, Seuil, 1970, pp. 51-52.
8. P. Bange, «L'ironie. Essai d'analyse pragmatique», dans *Linguistique et sémiologie*, 1976, 2, pp. 61-84.
9. Cité par D. C. Muecke, dans «The Communication of Verbal Irony», *Journal of Literary Semantics*, 1976, 2, p. 42.
10. Henri Morier, *Dictionnaire de poétique et rhétorique*, Paris, PUF, 1975, pp. 555-595. D. C. Muecke, *op. cit.*
11. Sigmund Freud, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, trad. M. Bonaparte et M. Nathan, Paris, Gallimard, 1979, p. 289. Nous soulignons.
12. Groupe μ , «Ironique et iconique», dans *Poétique*, novembre 1978, n° 36, pp. 427-442.
13. Linda Hutcheon, «Ironie et parodie: stratégie et structure», dans *Poétique*, novembre 1978, n° 36, p. 472.
René Schérer, «Le Mécanisme de l'ironie», *Revue de métaphysique et de morale*, 1941, p. 165.
14. Réjean Ducharme, *L'Hiver de force*, Paris, Gallimard, 1973, p. 118.
15. *Id.*, *Le Nez qui voque*, Paris, Gallimard, 1967, p. 9.
16. R. Barthes, «Par où commencer», dans *Poétique*, 1970, n° 1, p. 4.
17. R. Ducharme, *l'Océantume*, Paris, Gallimard, 1968, p. 143.
18. *Id.*, *Le Nez qui voque*, p. 274.